

ENTREVUE

Omar Aktouf
Page F 6

DE VISU

Jocelyn Robert
Page F 8

LE DEVOIR

LIVRES

CAHIER
FL'ami
peintreCAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Un grand peintre, un grand artiste meurt. Dans les semaines, les mois qui suivent, admirateurs, critiques et journalistes se lancent sur ses traces encore chaudes, se précipitant sur les lieux d'une dernière exposition, y allant chacun d'un petit commentaire, d'un petit éloge.

Puis, une fois le premier émoi passé, le temps vient pour les proches d'amorcer un véritable deuil. C'est alors que paraissent les livres, ces ouvrages de plus longue haleine qui laisseront une trace durable de l'homme au-delà de la rumeur ambiante.

Alors que vient de se clore au Musée des beaux-arts de Montréal la rétrospective des œuvres de Jean-Paul Riopelle, paraissent ces jours-ci plusieurs livres évoquant l'univers du peintre.

Au premier chef, mentionnons le très joli *Chez Riopelle, visites d'atelier*, signé par Lise Gauvin et paru à l'Hexagone. Écrivain, critique et professeur, Lise Gauvin a connu et fréquenté Jean-Paul Riopelle durant une vingtaine d'années.

Son petit livre relate une série de rencontres entre eux, survenues à Vétheuil, en Île-de-France, à Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson et à l'île aux Grues. Le ton est vivant, et on retrouve dans ses lignes l'homme entier, content ou déçu, l'homme aux souvenirs vivaces des Breton ou Matisse qu'il a fréquentés en France, qui gardaient des Picasso au pied de leur lit, ou qui buvaient un coup au bistrot du coin. On retrouve aussi le peintre qui, à la fin de sa vie, entretenait des idées suicidaires et qui disait, au sujet de la préparation de l'album *Le Cirque*, devant contenir des planches de ses gravures, que «*tout cela lui était bien égal*».

Dans l'intimité de l'écrit, au-delà des caméras de télévision, on sent un homme généreux de sa personne, de sa mémoire aussi, qui accepte sans réserve de se remémorer son père qui dessinait beaucoup, ou ses jeunes années à l'École des beaux-arts et à l'École du meuble, ou encore l'élaboration du manifeste *Refus global*, pour lequel, précise-t-il, Borduas avait été très déçu de ne pas récolter plus de signatures. Et on se découvre une sympathie chaleureuse pour ce conteur, cet homme pour qui les horaires n'avaient aucune importance, cet homme qui disait que, s'il savait quelle était la chose qu'il peignait depuis des années, il ne peindrait plus. Cet artiste qui disait aussi, au moment de terminer la fresque *La Dame de pique*: «*Il y en a des coups de crayon là-dans. Quatre mois et demi sans sortir de l'atelier. Je croyais en avoir terminé la moitié [où se trouvent les soleils jumeaux], mais je ne pouvais finir sur ces tableaux, alors j'ai continué. Je ne ferai plus d'expositions sans cette fresque.*»

Ces récits comptent aussi un certain nombre d'anecdotes qui font découvrir le personnage sous les traits d'un ami. Riopelle, par exemple, admirait les pêcheurs à la ligne (dont le champion du genre, Paul Marier), affirmait avoir pêché toute sa vie et, dans sa jeunesse, avoir même pêché sans hameçon.

«*Je lançais une pierre au bout d'un fil, se*

VOIR PAGE F 2: PEINTRE

La vie
après la modestie

Simone de Beauvoir disait qu'on ne naît pas femme, on le devient. Pascale Navarro ajoute qu'on ne naît pas non plus modeste, pudique, ou réservée. On nous l'inculque. Dans son dernier essai intitulé *Pour en finir avec la modestie féminine*, celle qui avait aussi cosigné avec Nathalie Collard *Interdit aux femmes*, un livre sur les femmes évoluant dans le milieu de la pornographie, s'attaque au retour en arrière préconisé par plusieurs femmes antiféministes et s'interroge sur les valeurs traditionnellement attachées au sexe féminin.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

La modestie féminine, telle que Pascale Navaro la conçoit, n'est pas l'humilité. «*L'humilité comme qualité humaine, c'est très beau*», relève-t-elle. Elle parle plutôt de conformisme, de cette façon qu'ont les femmes «*de s'effacer et de se conformer à une image qu'on attend des femmes*». Cette modestie, dit-elle, est associée de très près à notre définition de ce qu'est la féminité. Citant Isabelle Alonso, auteur du livre *Pourquoi je suis devenue chienne de garde*, Navaro relève que, «*sur un dictionnaire électronique de l'an 2000, au top de la modernité, les synonymes de mâles sont: vigoureux, courageux, fort, énergique, ferme, hardi et noble. Les synonymes de femelle: féminin, efféminé, mièvre, amolli, douillet, délicat.*»

Pour Navaro, on naît avec un sexe, féminin ou masculin. Tout le reste est culture. Et c'est cette culture de la féminité qui fait qu'encore aujourd'hui, malgré l'immense avancée enregistrée par les femmes en Occident, on trouve moins de femmes dans les lieux de pouvoir, même si on les trouve partout ailleurs, dans les écoles et les universités.

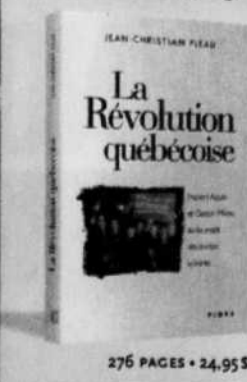
«*Cela fait grandement peur aux femmes de prendre le pouvoir, de se tromper, de déplaire, de prendre leur place. On a toujours peur de parler trop fort, de mettre notre poing sur la table, d'envoyer promener quelqu'un, de déplaire, de ne pas être parfaite, de ne pas être aimée de tout le monde. C'est incroyable! Quel homme se pose ces questions-là?*», dit-elle.

À la dictature de la vertu, qui muselait les femmes du siècle dernier, s'est substituée la dictature de la beauté, celle qui fait que les femmes ne cherchent pas simplement à être «*à leur goût*», mais cherchent à répondre à des canons qui leur sont parfois, non seulement parfaitement étrangers, mais irréalisables sans une série de régimes draconiens ou sans chirurgie esthétique. Selon un rapport de l'American Society of Plastic Surgeons, le nombre de jeunes filles de moins de 18 ans qui souhaitent une augmentation mammaire a doublé! Au Québec, les jeunes filles suivent des régimes amaigrissants de plus en plus jeunes.

«*Après les mannequins androgynes des années 70 et 80, écrit Navaro, la femme modèle est encore mince mais plus ronde que jamais aux endroits stratégiques, "féminins"*»

VOIR PAGE F 2:
MODESTIE

TIFFET LE DEVOIR



Une révolution qui n'a pas eu lieu

JEAN-CHRISTIAN PLEAU

La Révolution québécoise

Hubert Aquin et Gaston Miron au tournant des années soixante

276 PAGES • 24,95 \$

F
FIDES

LIVRES

MODESTIE

SUITE DE LA PAGE F 1

par excellence: les seins et les hanches. C'est le retour des longues chevelures, des maquillages élaborés, des chaussures à talons aiguilles, et des tissus diaphanes: bref, revoilà enfin la femme-femme!

En fait, l'auteur le reconnaît, ces brusques retours aux valeurs traditionnelles ont suivi plusieurs avancées en matière de condition féminine enregistrées dans l'histoire, que ce soit à l'époque des suffragettes ou quand les femmes ont commencé à entrer dans les classes d'enseignement supérieur.

«Ce bref retour en arrière permet de constater une chose: les poussées de liberté sont toujours suivies d'un regain de l'éternel féminin», écrit-elle.

Quoi qu'il en soit, on peut dire que la modestie féminine est une valeur qui a accompagné les femmes à travers l'histoire. Ce mutisme, cet effacement des femmes est absolument évident lorsqu'on étudie leur place dans l'histoire de l'art. Dans un récent essai sur la littérature féminine intitulé *La Marche du cavalier*, publié aux Éditions de l'Olivier, la Française Geneviève Brisac écrit sur les femmes qui n'ont pas persisté dans leur envie d'écrire, tout simplement parce qu'il ne leur avait pas été donné de croire en soi. C'est «la cantatrice muette, la poète silencieuse, l'écrivain qui n'écrit plus, pendant vingt ou trente ans, retournée à ses amours, à ses enfants, à ses amis, à ses soucis d'argent, à son jardin».

«Faut-il être nue...»

Pascal Navarro a quant à elle consacré son mémoire de maîtrise à Stéphanie de Genlis, écrivaine française du XVIII^e siècle.

«C'était une femme extrêmement ambitieuse, qui a écrit énormément, qui voulait être l'historienne du roi mais qui n'a jamais pu le devenir, qui était gouvernante des enfants et puis c'est tout. Mais elle faisait leur éducation et pour elle, c'était s'approcher du pouvoir», dit Navarro.

Or, non seulement Stéphanie de Genlis a-t-elle écrit de façon anonyme, dans ses débuts, mais elle a accompagné son anthologie de littérature féminine d'une introduction pour le moins «modeste».

«Tous les ouvrages de femmes

rassemblés ne valent pas quelques belles pages de Bossuet, de Pascal», écrivait-elle!

«C'était une femme, comme beaucoup de femmes aujourd'hui, très empreinte de culture masculine, de prestige, d'autorité; donc, elle reproduisait les valeurs de son époque. Pour être crédible, il fallait qu'elle-même accorde une valeur supérieure à ses écrits-là», explique Navarro.

Dans toute l'histoire de l'art, la femme a du mal à se singulariser. Pascale Navarro cite d'ailleurs l'exemple des Guerilla Girls, ce groupe de femmes qui avaient revendiqué le slogan «Faut-il être nue pour entrer dans un musée?». Ce groupe relève, en effet, «que 5 % des artistes exposés dans les musées sont des femmes, mais que 85 % des nus sont féminins».

A travers les âges, en fait, les femmes ont constamment été associées à un genre.

«À force de correspondre à des stéréotypes, les femmes deviennent anonymes, et n'expriment plus rien de leur singularité», écrit l'auteur.

Selon Pascale Navarro, la modestie féminine est cependant essentiellement le problème des femmes. A elles, dit-elle, de se débarrasser de ce lourd héritage, à elles de définir elles-mêmes leurs ambitions. Aux hommes qui s'en trouvent incommodés de définir à leur tour leur rôle. Et si les femmes d'ici ont atteint plusieurs de ces objectifs, il y a encore, partout dans le monde, des femmes pour qui la route est encore longue. C'est une tâche plus complexe, plus moderne et plus ambitieuse qu'un bête retour à une organisation sociale qui fait désormais partie du passé. Une prise en charge qui pourrait accoucher d'un monde renouvelé.

POUR EN FINIR AVEC LA MODESTIE FÉMININE

ESSAI SUR LA MODESTIE ET LE CONFORMISME FÉMININS
Pascale Navarro
Boréal
Montréal, 2002, 120 pages

LA MARCHÉ DU CAVALIER

Geneviève Brisac
Éditions de l'Olivier
Paris, 2002, 145 pages

PEINTRE

SUITE DE LA PAGE F 1

souvent-il. C'est le geste qui compte, c'est une certaine perfection du geste, un certain accord avec le monde et ça va très loin. J'ai un ami, grand pêcheur, qui parle aux poissons. Je voudrais être comme lui en peinture.»

Aussi avait-il demandé à Lise Gauvin de retracer un *Traité de la pêche à la ligne* écrit par une religieuse portugaise au XIV^e siècle.

«Comment ne pas le soupçonner d'avoir inventé cette fiction? écrit Gauvin. Mais j'avais assez fréquenté Riopelle pour savoir que, dans sa vie aussi bien que dans son discours, les histoires les plus invraisemblables pouvaient se révéler les plus vraies et le mythique savait y faire bon ménage avec le quotidien.»

De fait, Lise Gauvin dénichait un peu plus tard, dans une bouquinerie de Paris, un *Traité de la pêche à la ligne* écrit, non pas par une religieuse portugaise, mais par une religieuse anglaise du XV^e siècle répondant au nom de dame Juliana Berns. Celle-ci suggérait notamment de ne pas «se montrer trop avide à capturer le poisson et en prendre trop à la fois [...] Le résultat serait de détruire votre propre plaisir et celui des autres pêcheurs».

La peinture de Riopelle est moins un art de peindre qu'un art de vivre, note Gauvin. Et «cet art de vivre emprunté à la pêche à la ligne sa gravité silencieuse et sa séduction», écrit-elle.

Au même moment, le Musée du Québec fait paraître un conte pour enfants de Gilles Vigneault, *Songo et la liberté*, conçu d'après l'œuvre de son ami Jean-Paul Riopelle. Ainsi, Songo, le singe, Dame Patience, la tortue, Vigile, le hibou, Ombrette, l'oie, tous directement sortis de l'œuvre de Riopelle, prennent vie pour créer l'univers d'un petit singe qui vient d'arriver au Québec. Ensemble, ils complètent l'évasion d'un zoo. L'histoire est illustrée d'huiles, de lithographies, d'eaux-fortes et de sculptures de Riopelle tirées des collections du Musée du Québec.

Ce bestiaire animé ferait sans doute la joie du peintre, qui s'abreuvait de nature et de liberté. «On sait combien il était épris de li-

berté et quelle horreur il avait des contraintes», écrit John R. Porter, le directeur général du Musée du Québec, dans l'avant-propos.

Le musée a d'ailleurs fait paraître cet été *La Collection Riopelle du Musée du Québec, Histoire brève et morceaux choisis*, signé par John R. Porter, où l'on trouve des reproductions d'œuvres datées entre 1944 et 1996, et dont la dernière s'intitule *Le Testament de l'Oie*.

Enfin, Leméac éditeur publie un recueil de textes de René Viau portant sur Riopelle, textes ayant déjà paru dans des journaux et des revues, de 1977 à 2002. Le premier de ces textes, qui est aussi le premier que l'auteur ait publié, rappelle l'atelier du peintre, tout orné des figures de son bestiaire. Viau y note: «[...] les portes à silhouette d'oie, la table en forme de tortue, les bancs de la salle de séjour ont été dessinés par Riopelle qui y a partout intégré ses chers motifs animaliers».

«Le pays, c'est quelque chose que l'on porte en soi», avait dit Riopelle à Viau en 1992. On peut quand même souhaiter au peintre qu'il reste quelques oies au paradis.

CHEZ RIOPELLE, VISITES D'ATELIER

Lise Gauvin
L'Hexagone
Montréal, 2002, 66 pages

SONGO ET LA LIBERTÉ

Gilles Vigneault
Musée du Québec
Québec, 2002, 42 pages

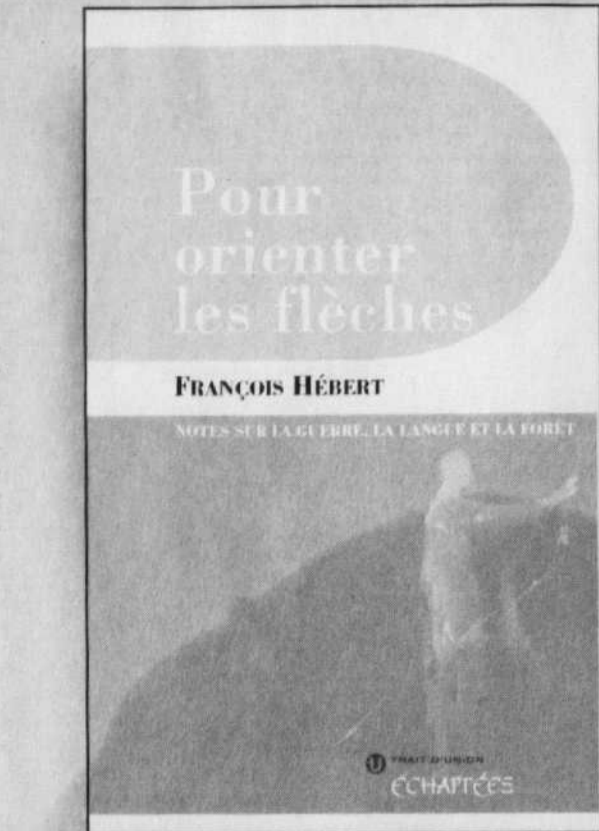
LA COLLECTION RIOPELLE DU MUSÉE DU QUÉBEC

Histoire brève et morceaux choisis
John R. Porter
Musée du Québec, Québec, 2002, sans pagination

JEAN-PAUL RIOPELLE - LA TRAVERSÉE DU PAYSAGE

René Viau
Leméac éditeur
Montréal, 2002, 145 pages

ÉDITIONS TRAIT D'UNION DES ESSAIS POUR PENSER LE XXI^e SIÈCLE:



François Hébert nous livre des réflexions libres et lumineuses

www.traitdunion.net

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

du 2 au 8 octobre 2002

Rang	Catégorie	Titre	Auteur	Éditeur	Pages
1	Biograph. Qc	TESTAMENT D'UN TUEUR DES HELLS	P. MARTINEAU	les Intouchables	4
2	Roman	ROBERT DES NOMS PROPRES	A. NOTHOMB	Albin Michel	10
3	Roman	LA TACHE	P. ROTH	Gallimard	2
4	Roman	LES CORRECTIONS	J. FRANZEN	Boréal	5
5	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DES ÉTATS-UNIS	P. SCOWEN	les Intouchables	6
6	Roman	LE PIANISTE	W. SZPILMAN	Robert Laffont	84
7	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	105
8	Psychologie	MÈRES-FILLES, UNE RELATION À TROIS	ELIACHEFF / HEINICH	Albin Michel	33
9	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafon	93
10	B.D.	TITEUF, t. 9 - La loi du préau	ZEP	Glénat	3
11	Roman Qc	MUSIC-HALL	G. SOUCY	Boréal	6
12	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN	A. BRASHARES	Gallimard	16
13	Érotisme Qc	AU FOND DES CHOSES	W. ST-HILAIRE	Lancôt	7
14	Roman Qc	CAP-AU-RENAUD	L. PORTAL	Hurtubise HMH	1
15	Essais	L'OBSESSION ANTI-AMÉRICAINNE	J.-F. REVEL	Plon	4
16	Beaux livres	LA TERRE VUE DU CIEL	Y. ARTHUS-BERTRAND	de La Martinière	149
17	Actualité	GUERRE ET MONDIALISATION	M. CHOSSUDOVSKY	Écosociété	5
18	Roman	TIGRE EN PAPIER	O. ROLIN	Seuil	4
19	Roman Qc	BONBONS ASSORTIS	M. TREMBLAY	Laméac/Actes Sud	15
20	Chroniques Qc	PLAISIRS PARTAGÉS	F. RUEL	Libre Expression	4
21	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	91
22	Polar	UN COUPABLE TROP PARFAIT	P. MACDONALD	Albin Michel	1
23	Arts	365 JOURS POUR LA TERRE	Y. ARTHUS-BERTRAND	de La Martinière	45
24	Biograph. Qc	QUE FREUD ME PARDONNE !	J. VOYER	Libre Expression	24
25	Polar	MYSTIC RIVER	D. LEHANE	Rivages	25
26	Guide Qc	LES CHAMPIGNONS SAUVAGES DU QUÉBEC	SICARD/LAMOUREUX	Fides	68
27	Essais Qc	MA PASSION POUR MONTRÉAL	P. BOURQUE	du Méridien	2
28	Roman Qc	LA BRÈCHE	M.-S. LABRÈCHE	Boréal	3
29	Roman	NANNY, JOURNAL D'UNE BABY-SITTER	McLAUGHLIN / KRAUS	Albin Michel	1
30	Spiritualité	METTRE EN PRATIQUE LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	23
31	Jeunesse	CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (Livre & DC)	H. MAJOR	Fides	51
32	Roman Qc	LES QUATRE SAISONS DE VIOLETTA	C. BROUILLET	Denoël	15
33	Guide Qc	RÉPERTOIRE DES LIEUX DE MARCHÉ AU QUÉBEC, 4 ^e édition	COLLECTIF	Bipède	23
34	B.D.	GARFIELD, t. 35 - Demandez le programme	J. DAVIS	Dargaud	4
35	Polar	DRAGON ROUGE	T. HARRIS	Albin Michel	89
36	Ésotérisme	KRYEON, t. 7 - Un nouveau départ	KRYEON	Ariane	4
37	Roman Qc	ÇA VA ALLER	C. MAVRIKAKIS	Laméac/Actes Sud	2
38	Psychologie	LES HOMMES VIENNENT DE MARS, LES FEMMES...	J. GRAY	Logiques	448
39	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION	F. DELAVIER	Vigot	225
40	Roman Qc	LE GÔT DU BONHEUR, t. 1, 2 & 3	M. LABERGE	Boréal	94
41	Roman Qc	OUF !	D. BOMBARDIER	Albin Michel	21
42	Loisirs	DICTIONNAIRE DES MOTS CROISÉS, nouvelle édition	L. BEAUDRY	Quebecor	3
43	Jeunesse	CHANSONS DRÔLES, CHANSONS FOLLES (Livre & DC)	Henriette MAJOR	Fides	105
44	Nutrition	MAIGRIR SANS RÉGIME	J.-P. ZERMATI	Odile Jacob	27
45	Roman Qc	MEILLEURS CONTES FANTASTIQUES QUÉBÉCOIS	COLLECTIF	Fides	38

♥ Coup de Cœur RB : Nouvelle entrée


Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.
24 succursales au Québec
Pour commander : (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

Rencontres avec


Pierre BOURQUE

5252, ch. de la Côte-des-Neiges
(514) 342-1515 le samedi 12 octobre de 13 h 30 à 15 h

Place Versailles
(514) 351-0350 le samedi 19 octobre de 13 h à 15 h



Lise Gauvin



Chez Riopelle


L'homme derrière le peintre de génie: un ami généreux, curieux et passionné

Récit • 61 p. • 14,95 \$

l'HEXAGONE
www.edhexagone.com

AMÉLIE NOTHOMB EST MORTE!

Tous les détails dans son nouveau roman.



Amélie Nothomb

Robert des noms propres

roman

NOTHOMB

Albin Michel
www.albin-michel.fr

LIVRES

LITTÉRATURE
FRANÇAISEUn souk
mythique

NAÏM KATTAN

Dans ce recueil de nouvelles, Duchon-Doris n'évoque pas une Égypte réelle, actuelle, mais un pays de légende, un univers imaginaire.

Camille Puteaux est un peintre parisien qui, en 1798, alors que les guerres napoléoniennes faisaient rage, quitte la France pour se rendre dans un monde de rêve, celui des femmes orientales qui, en Égypte, s'offraient ou étaient conquises par les officiers et les soldats de Bonaparte dont il fait les portraits.

Femmes mythiques, dispensatrices de plaisir, de bonheur et de malheur, sorties tout droit des Mille et une nuits. Il y a celle dont la jouissance amoureuse apporte une brise humide dans le climat torride du désert. Prise dans l'orage de ses sens, elle provoque un déluge qui fait fuir les combattants bédouins et délivre les militaires français. Une autre, la fiancée de Jaffa, agit tout à fait à l'opposé. Pour se venger des envahisseurs, elle couche avec les plus grand nombre d'officiers et de soldats de Napoléon, leur transmettant la peste dont elle est atteinte.

Séduit par une Abyssinienne, un soldat oublie le serment de fidélité fait à son épouse française quand, épuisé par une nuit d'amour, il voit son amante se dresser et lui enfoncer ses ongles dans la gorge. L'Abyssinienne n'était nulle autre que son épouse déguisée, enragée par la jalousie.

Grâce à ses descriptions colorées, Duchon-Doris réussit à créer une atmosphère pleine d'attraits, marquée par l'exotisme. Des pages divertissantes qu'on lit avec plaisir.

PORTRAITS
DES DAMES
D'ÉGYPTE

Jean-Christophe Duchon-Doris
Editions Julliard
Paris, 2002, 184 pages

Marie-Andrée
Lamontagne
Le Devoir

Au sujet de ce pays, Jacques Derrida a pu parler de *nostalgérie*, Hélène Cixous, d'*algériance*. Du poète algérien Jean Senac, pied-noir d'origine espagnole, assassiné à Alger le 30 août 1973, le critique dira qu'il vivait en *algerrance*. Pour sa part, l'écrivain et universitaire Mireille Caille-Gruber, au moment de réunir et de présenter les textes qui composent ce récent et riche numéro d'*Études littéraires* (Universités Laval, vol. 33, n° 31), sous le titre *Algérie à plus d'une langue*, forgera le mot *névalgérie*.

L'histoire tragique de l'Algérie, son actualité, appellerait-elle, comme un exorcisme, le calembour, ou du moins de graves jeux de langage? Que ces néologismes soient précisément formés en français, langue à laquelle demeure soudée, encore maintenant, une partie de l'identité de l'Algérie, n'est pas sans donner à penser. A quelques jours de l'ouverture du Sommet de la Francophonie, à Beyrouth, il est sans doute utile de rappeler que ce n'est pas le Québec qui représente le deuxième foyer francophone au monde après la France, mais l'Algérie, et que cette dernière refuse d'adhérer à la Francophonie, pour des raisons liées à son histoire coloniale et aux blessures encore vives qu'elle a laissées. Pour toutes ces raisons, mais surtout pour sa qualité propre, la lecture d'*Algérie à plus d'une langue* se révélera des plus intéressantes.

Les textes de ce numéro d'*Études littéraires* empruntent des formes variées dont plusieurs échappent avec bonheur au ton académique de mise dans ce genre de publications. En témoignent notamment l'ouverture et l'acte I du drame musical d'Assia Djébar intitulé *Filles d'Ismaël - Dans le vent et la tempête*, publiés avec une préface de l'auteur. L'œuvre d'Assia Djébar est

ici longuement commentée. Cette insistance s'explique sans doute par l'intérêt qu'elle suscite auprès des lecteurs francophones, mais aussi parce que plusieurs des contributions de ce numéro firent d'abord l'objet de conférences prononcées à Paris, le 13 juin 2001 (sur fond d'émeutes en Kabylie), dans le cadre d'une journée d'études organisée par le département d'études féminines de l'université de Paris VIII-Vincennes.

D'origine berbère, de culture arabe et écrivant en français, Assia Djébar évoque, à travers ce drame musical qui revendique une lointaine parenté avec les mystères médiévaux de l'Occident, la mort du prophète Mohammed, survenue en l'an 631 de notre ère, ainsi que les événements politiques qu'a entraînés sa succession. Rappelons que l'islam, pourtant si restrictif en matière de droits des femmes, a pour fondateur un homme qui ne laissa aucune descendance mâle et auprès duquel les femmes (Khadija, première épouse tant aimée, dont Mohammed fut, dans sa jeunesse, le fondé de pouvoirs commercial; Aïcha, la dernière, dans les bras de laquelle il choisit de mourir; Fatima, sa fille, «*l'Antigone de l'Islam*», dira Djébar) jouèrent un rôle marquant.

Pourtant, ce numéro d'*Études littéraires* parle moins de religions que de langues. Michèle Gendreau-Massaloux estime ainsi, en s'appuyant sur les travaux de Sliman Benaïssa, que les événements d'Algérie, depuis huit ans, relèveraient avant tout d'une guerre livrée entre les langues en vue d'occuper un espace symbolique: guerre entre l'arabe et le français, langue du colonisateur, mais aussi entre l'arabe et les dialectes pré-islamiques, dont la langue kabyle, soucieuse de résister à l'arabe conquérant.

Écrire en Algérie

Il n'est d'espace symbolique sans pouvoir du même nom. Aussi, quelle langue pour l'écri-

vain algérien? Les réponses, on le sait, varient selon les individus, et ce que montre ce numéro, c'est aussi l'extrême complexité de motifs et la tension qu'entraîne le choix du français à cet égard. S'agit-il d'un choix? Une langue d'écriture est d'abord une langue qui s'impose, et il y aurait quelque naïveté à croire que le fait d'être né en Algérie rend l'écrivain algérien apte à aller de l'une à l'autre langue du territoire. Ainsi, Leïla Sebbar ne connaît pas l'arabe, parce que son père, arabe, instituteur, a choisi la langue de son épouse française. Le transfuge est évoqué et résolu à travers la littérature: «*J'écris la violence du silence imposé, de l'exil, de la division, j'écris la terre de mon père, colonisée, maltraitée (aujourd'hui encore), déportée sauvagement, je l'écris dans la langue de ma mère.*»

«*En Algérie*, écrit par ailleurs Hélène Cixous, *je n'ai jamais pensé que j'étais chez moi, ni que l'Algérie était mon pays, ni que j'étais française [...]. jamais personne ne s'est pris pour un Français dans ma famille.*» Dans cette famille, faut-il ajouter, où se côtoyaient à des degrés divers l'allemand, l'espagnol, l'arabe, l'hébreu et le français.

Dans une entrevue substantielle, insérée au début du numéro, l'écrivain et essayiste Albert Memmi, dont le *Portrait du colonisé*, en son temps (1957), fut, d'Hubert Aquin à Gaston Miron, le livre de chevet de plusieurs nationalistes québécois, revient sur l'une de ses affirmations, selon laquelle la littérature maghrébine d'expression française était appelée à disparaître rapidement, une fois complété le processus d'émancipation coloniale, et cela au profit d'une littérature maghrébine en langue arabe. Erreur, reconnaît-il maintenant, qu'il attribue à un excès de confiance dans la logique. Si la situation est différente au Liban et ailleurs dans le monde arabe, explique-t-il, au Maghreb, et en Algérie plus précisément, de nouvelles générations d'écrivains apparaissent, qui continuent de faire du français leur «*butin de guerre*», pour

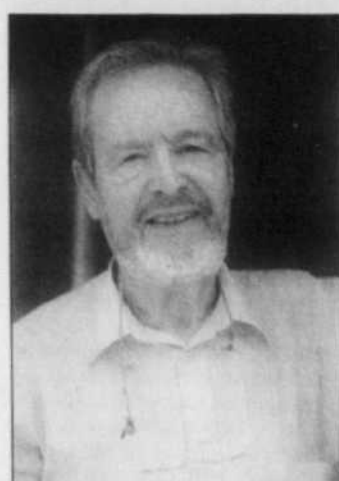
donnent qu'une faible idée de la richesse de ce numéro d'*Études littéraires*, que la parution dans un contexte québécois vient colorer de similitudes et d'évidentes différences. Albert Memmi encore, mais en 2002: «*Où bien on considère que la littérature est étroitement attachée à la formation nationale, qu'elle en est l'expression et le drapeau, et l'on en reste à l'exclusive algérienne ou tunisienne ou marocaine. Ou bien on considère que la littérature est un phénomène qui se nourrit de divisions nationales mais les transcende, et alors cela permet effectivement de réintégrer et de replacer dans les générations maghrébines saint Augustin, qui est né à Thagaste, l'actuelle Souk-Ahras en Algérie, ou encore Apulée ou Camus!*»

De quoi méditer pour les défenseurs d'une littérature québécoise spécifique. Pour ses écrivains, aussi, qui trop souvent se sentent à l'étroit dans de trop belles définitions.

ALGÉRIE
À PLUS D'UNE LANGUE

Sous la direction
de Mireille Caille-Gruber
Études littéraires, vol. 33, n° 3,
automne 2001
Université Laval
Québec, 2002, 268 pages

Vient de paraître également
un numéro de la revue
pédagogique *Québec
français* (n° 127),
qui propose un dossier
sur les littératures
de la francophonie.



Albert Memmi

SOURCE SEUL

reprandre la formule fameuse de Kateb Yacine.

C'est que le français en Algérie n'est pas seulement une langue, mais aussi un espace culturel, anthropologique et politique. À cet égard, on lira avec beaucoup d'intérêt les réflexions de Tassahit Yacine sur les variations d'accents et de codes (rouler les r, se raser ou non la moustache, etc.) qu'entraîne, chez l'intellectuel algérien, la maîtrise du français selon qu'il est parlé à Paris ou à Alger. Non pas aliéné, comme on pourrait le croire, cette variation devient libératrice: «*Une fois entré dans la langue de l'autre, on sort du groupe, on devient incontrôlable, insaisissable, d'où la sanction symbolique du jeu de la méconnaissance/reconnaissance.*» Ces quelques incursions ne

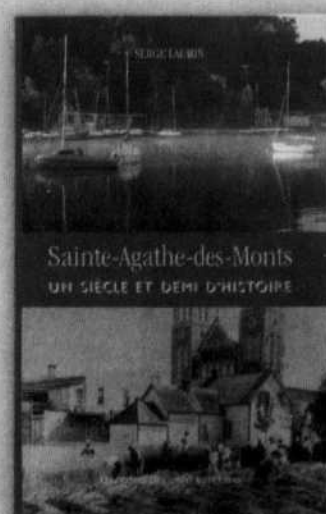
LANCEMENT-DÉBAT

Jacques
Grand'MaisonRichard
Bergeron

LE JEUDI 17 OCTOBRE 2002 À 19 H
au Centre Saint-Pierre
1212, rue Panet, Salle 100, Montréal
(métro Beaudry).

suiivi d'un
Hommage
à André Naud et son œuvre.

Informations: Libraires Paulines (514) 849-3585

PUL-IQRC
Sainte-Agathe-des-Monts

Un siècle et demi
d'histoire

Serge Laurin

2-7637-7914-X
360 pages • 24,95 \$

Le curé Labelle avait conclu rapidement à la non-viabilité de la culture du sol sur les terres du Nord. En riposte à ce coup du sort, il proposa de faire de la région des Laurentides la «*Suisse du Nord*», un heureux mariage d'industrie laitière et de tourisme célébré dans ses collines. L'industrie laitière eut cependant une modeste carrière en ces lieux pendant que le tourisme devenait la planche de salut économique des municipalités revigorées par l'expansion du train sur leur territoire...



Pour de plus amples informations
Les Éditions PUL-IQRC
Tel. (418) 656-7381 • Telex. (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

ÉRIC-
EMMANUEL
SCHMITT

Peinture de mœurs



Eric-Emmanuel Schmitt

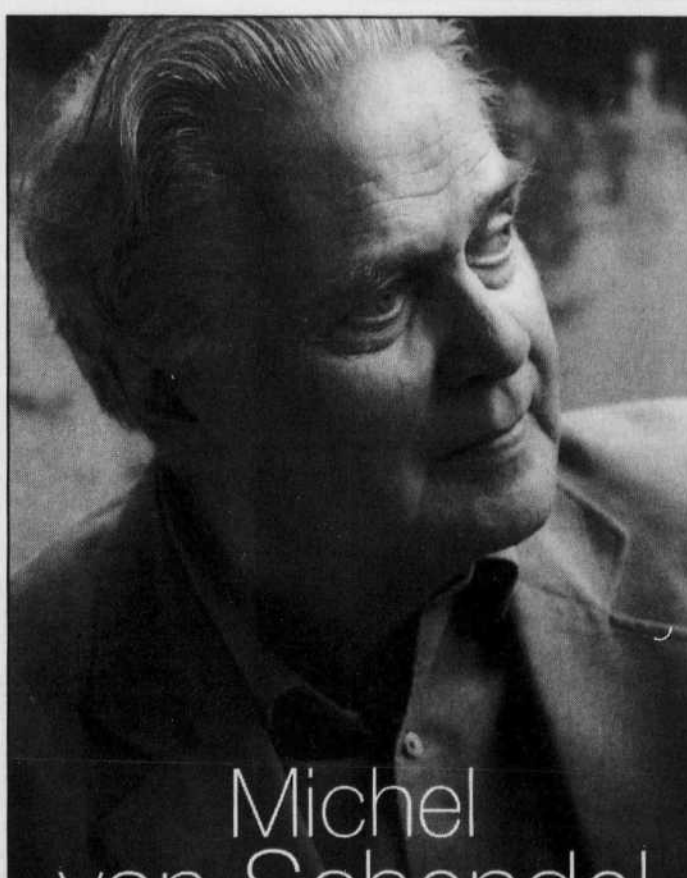
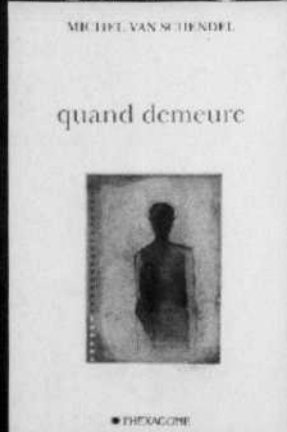
Lorsque j'étais
une œuvre d'art

roman

SCHMITT

Albin Michel

www.albin-michel.fr

Michel
van Schendel

poésie • 88 p. • 12,95 \$



récit • 448 p. • 29,95 \$

Un poète, une vision,
une voix qui rayonne

I'HEXAGONE

www.edhexagone.com

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Intelligent, émouvant, important

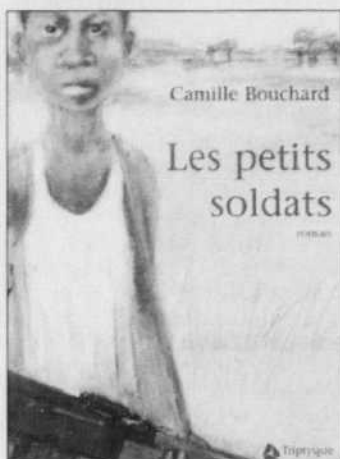
SOPHIE POULIOT

Après s'être intéressé à la guerre, à l'esclavage moderne ainsi qu'à la prostitution juvénile, le journaliste et romancier Camille Bouchard pénètre au cœur d'un organisme international voué à la protection des enfants. De l'Égypte à l'Éthiopie, le lecteur suivra les aventures de quelques militants qui, à travers fusillades, traversée du désert, attentats terroristes et chagrins d'amour, tenteront de rassembler des enfants soldats de plusieurs pays en vue d'intenter un procès au Tribunal de justice internationale de La Haye. L'auteur signe un ouvrage non seulement captivant, mais aussi porteur d'une vérité qui doit être entendue, celle des enfants que l'on drogue, que l'on martyrise afin qu'ils en viennent à haïr le genre humain ou simplement à n'éprouver à son endroit qu'une commode indifférence qui n'oppose aucun obstacle au massacre.

L'histoire débute au Québec. Marie-Christine, jolie fille de Forestville ayant perdu deux ans auparavant son amoureux dans un accident mystérieux, trouve un jour une lettre dans les papiers de l'ab-

sent. Celle qui avait toujours refusé de croire à sa mort constate que, quelques jours avant sa disparition, l'homme avait reçu une invitation d'un organisme international basé en Égypte. Il n'en faut pas plus à la belle du Nord pour prendre l'avion à destination du pays de Cléopâtre, avec à son bras le fils adolescent de sa meilleure amie qui lui servira d'interprète et de guide. Car Raphaël est aussi cultivé et débrouillard que son physique est ingrat. L'auteur fera d'ailleurs en sorte que le jeune homme surmonte ses complexes au fil de ses aventures — faut-il vivre de telles péripéties, voir le monde et se découvrir des talents extraordinaires pour accepter de vivre avec soi-même lorsqu'on ne se conforme pas au canon de la beauté? Ce n'est là qu'une des multiples réflexions à caractère social semées subtilement dans le corps du roman.

Par un étrange concours de circonstances, les deux Québécois se retrouveront en plein cœur d'une opération secrète visant à rapatrier des enfants, issus de différents pays africains, ayant été forcés à devenir soldats. «*Pour moi, la première fois [...], ce ne fut pas un combat*



avec les soldats ennemis. Ce fut dans un village où les gens refusaient de nous donner de la nourriture. On les a massacrés. Le commandant obligea certains d'entre nous à mutiler les cadavres, à boire le sang des victimes, à nous en recouvrir pour nous protéger, disait-il, des balles ennemies. De moi, il exigea que je tue un bébé en le tenant par les chevilles et en lui frappant la tête contre un mur de pierres», raconte un petit Soudanais sous le regard sidéré des deux Nord-Américains.

Le narrateur change constamment, alternant entre Marie-Christine et Raphaël, outre les quelques passages relatés par un narrateur omniscient. Le problème est que si l'auteur adopte le point de vue de ses différents narrateurs, il n'adopte pas pour autant leur langage. Ainsi, une infirmière de Forestville qui dialogue à grands coups de jurons s'exprimera à merveille lorsqu'elle racontera l'histoire, employant des expressions recherchées telles que «*dans la pénombre vespérale*». Comment un individu qui ne démontre aucune espèce de curiosité envers quoi que ce soit qui l'entoure, jusqu'à ne pas pouvoir dire si l'Égypte est encore dirigée par un pharaon, peut-il s'exprimer dans un tel langage? Il y a là un problème de crédibilité que l'on retrouve aussi dans le discours de Raphaël, qui utilise le vocabulaire d'un homme d'âge mûr plutôt que celui d'un adolescent ou même d'un jeune adulte cultivé. Autre élément qui souffre d'un problème de crédibilité: le dénouement. Celui-ci, en plus d'être quelque peu farfelu, manque d'originalité. N'en disons pas plus, au lecteur d'en juger.

Bien entendu, ces réserves n'empêchent pas d'apprécier un roman aussi riche que l'est celui de Camille Bouchard. Quelle merveilleuse façon d'employer son talent que de sensibiliser le grand public aux horreurs que vivent d'autres humains à travers un ouvrage qui n'affiche aucun excès de didactisme ou de misérabilisme! Le lecteur prendra plaisir à lire ce roman d'aventure où plane un suspense bien dosé et où les paysages exotiques sont décrits avec force détails; mais lorsqu'il refermera le livre, plutôt que de ne s'être que divertit — bénéfice indéniable mais forcément éphémère —, il aura à cœur le sort des enfants du monde et peut-être envie, qui sait, de prendre un peu plus soin de ceux qui l'entourent.

LES PETITS SOLDATS

Camille Bouchard

Triptyque

Montréal, 2002, 411 pages

Tristes banlieues

CATHERINE MORENCY

Après avoir mis fin au cycle de l'écrivain public avec *La Désertion*, Pierre Yergeau a pris un temps d'arrêt. Sa nouvelle œuvre en prose en surprendra plus d'un, le romancier métaphysique se lançant cette fois dans des zones beaucoup moins erratiques que celles auxquelles il avait habitué ses lecteurs.

Loin du désert, loin de la ville et, surtout, hors de tout lieu fondateur se dresse le nouvel espace créateur de Yergeau: la banlieue. Qui l'eût cru? Celui pour qui la ville-île contenait jadis tous les réseaux de la culture oblige désormais sa plume à errer dans les quadrillages urbains d'un no man's land culturel. Évidemment, qui connaît un peu la fibre ironiste du romancier verra dans ce déménagement narratif une occasion rêvée de verser dans la satire. La banlieue devient, dans ce roman, un haut lieu ésotérique et un rempart xénophobe contre le cosmopolitisme ambiant; espace idéal pour une exploration fouillée de l'insignifiance.

Partant de la prémisse suivante: «*La Banlieue accomplissait le désir secret des Stoïciens: évacuer la vie intérieure*», le narrateur pose les bases d'un raisonnement nourri par la plus pure dérision. Mettant en scène des personnages prénommés Mc Do, Gap, Prada, Point Zéro

et autre marques de commerce, il assume l'effacement de la figure humaine au profit d'une société entièrement soumise à l'économie de marché. Il ne faut pas chercher l'ombre d'une réflexion chez les protagonistes, tous sans substance parce que manipulés par la dictature du vide. Consommer est leur seule devise, un rituel qu'ils accomplissent en chœur et qui se substitue à l'office religieux d'autrefois.

La télévision et l'ordinateur deviennent dès lors les seuls vecteurs de communication dans une micro-société qui cohabite sans s'adresser la parole, le moindre geste sensible étant nécessairement interprété comme une agression. «*Pas de ces gens étranges des villes qui se prennent pour d'autres! Pas de ces gosses qui fouillent dans les ordures! Qui flinguent les vieillards! Les gens ordinaires se réunissent dans la Banlieue en ne souhaitant qu'une chose: que le reste du monde les ignore!*»

Grossissant tous les travers des habitants de la banlieue puis les scrutant impitoyablement à la loupe, le narrateur en vient même à permuter les variables du contenu et du contenant. La Banlieue prend vie, acquiert une existence propre et intervient à la place de ses citoyens qui, devant l'effritement de leur identité, n'ont d'autre choix que de se soumettre aveuglément au diktat de leur terre nourricière.

«*La Banlieue distribuait le sens avec une incomparable équité. Elle laissait intactes, dans l'ombre, les tours circulaires où erraient les guerriers aveugles durant les nuits sans lune.*»

Si Yergeau aborde, dans *Banlieue*, ses thèmes de prédilection et qu'il continue à interroger la volonté humaine avec la même acuité, il amorce visiblement un nouveau cycle romanesque. Poussant à ses limites l'étroite parenté qui unit réalisme et satire, il signe ici une œuvre ancrée dans l'univers contemporain mais jamais terre à terre.

BANLIEUE

Pierre Yergeau

L'Instant même

Québec, 2002, 146 pages

Des livres pour savoir

Jacques BEAUDRY

« Un essai pénétrant qui se lit aussi comme un prolongement de l'œuvre ».

Naïm Kattan, *Le Devoir*

Éditions Nota bene

Discuter fait évoluer

Un nouveau jeu à jouer entre amis après une bonne bouteille de vin!

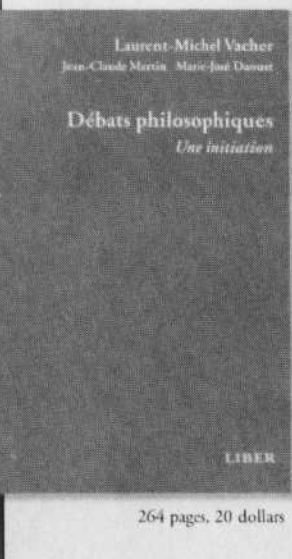
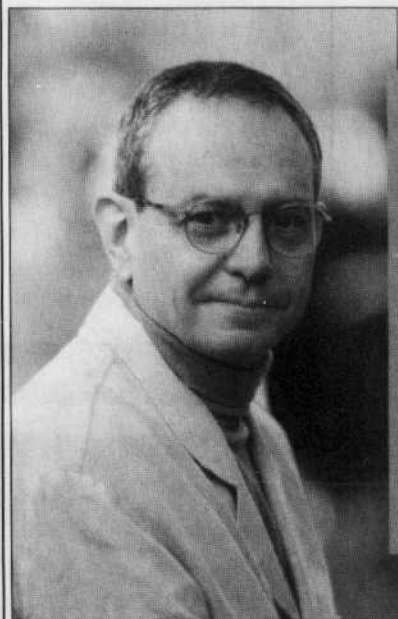
21,99 \$ En vente dans les librairies et les boutiques de jeux.



LIBER

Laurent-Michel Vacher
Jean-Claude Martin Marie-José Daoust

Débats philosophiques
Une initiation



264 pages, 20 dollars

SYLVIE MASSICOTTE



Au pays des mers

« Mme Massicotte a choisi une composition très libre, (...) pour faire alterner les images de l'enfance (...) et celles que les voyages offrent à la conscience d'une femme qui regarde tout intensément, passionnément ».

> Reginald Martel, *La Presse*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com



(© Véro Boncompagni)

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Gens du cirque

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY
LE DEVOIR

É mule avoué de Céline, Balzac et Steinbeck, le Français Ludovic Roubaudi préfère le destin des petits et des sans-grade aux héros taillés d'une seule pièce. Pour son premier roman, le cadre dirigeant «*apprenti*» — qui a aussi tâté le monde étrange des voyants après avoir été tour à tour pompier, journaliste spécialisé dans les faits divers et vendeur d'un ouvre-huître révolutionnaire — retourne à ses premières amours, le cirque. Dédaignant son côté festif et lumineux, il plonge, avec *Les Baltringues*, dans l'univers glauque des monteurs de mâts, ces travailleurs de l'ombre.

Marco est le chef d'un chapiteau dressé à Pantin sous lequel sont organisés des spectacles de toutes sortes. Ex-dompneur déchu, il porte à bout de bras le destin de cette tente dénaturée, condamnée à n'héberger que des représentations de passage. Vivant hors du monde, sans existence légale, son équipe de baltringues travaille, mange et dort sous le grand mât dressé. On y découvre des êtres délicieusement imparfaits aux lubies et aux tics impayables auxquels la plume cinglante de Roubaudi donne une grande authenticité.

Il y a là Le Grand et Le Belge qui, avant que Marco ne les engage, zonzait aux Halles, vivant misérablement de la manche et des petits larcins. On y retrouve aussi Francis qui, lorsqu'il n'est pas sous l'effet de sa boisson préférée, le Gévéor, a des lettres. Puis, il y a D'Artagnan, un baltringue aussi méfiant que renfrogné. Finalement, ne reste plus que l'honnête Tony qui essaie, tant bien que mal, de contenir l'énergie

autodestructrice de cette troupe dépareillée. Pour veiller sur elle, il y a Maman Rose, leur mère à tous. La soixantaine et quelques kilos de tendresse en trop, elle tient un troquet où les baltringues sont accueillis comme chez eux.

Tout aurait pu continuer ainsi longtemps n'eût été la visite imprévue au chapiteau d'*«un clébard familial et apeuré»*, sorte de bâtard sympathique par lequel le destin frappera un grand coup. Baptisé Chaipas, le chien s'avère en effet être un beau «*su-jet*», entendre, dans le langage forain, «*un animal hors du commun qui prend plaisir à travailler et qui apprend tout seul*». Ce sera là la chance d'un nouveau départ, le signal du début d'une nouvelle aventure, celle du Baltringue Circus, flamboyante revanche des manœuvres de l'ombre.

Narrée en grande partie par Le Grand, l'aventure du Baltringue Circus est avant tout celle d'une bande d'hommes mûrs qui, volontairement ou non, évolue en marge de la société et se voit, par la venue d'un chien qui sort de l'ordinaire, confrontée à un terrible choix: intégrer ou non la société. Écrit dans un style vif et animé, les savoureux dialogues imaginés par Ludovic Roubaudi surpassent parfois une narration qui semble, à certains moments, partagée entre un «*nous*» rassembleur et significatif et un «*je*» moins bien défini. *Les Baltringues* s'avère néanmoins un premier roman prometteur, marquant les débuts d'un auteur au regard aussi juste qu'incisif.

LES BALTRINGUES

Ludovic Roubaudi

Le Dillettante

Paris, 2002, 286 pages

Les poètes de l'Amérique française

présentent

Un récital de Pierre Ouellet des Éditions du Nordit

Avec Nathalie Cloutier, mezzo-soprano

Nathalie Tremblay, pianiste

et Guy Cloutier, animateur

Mardi le 15 octobre, 20 h

Maison de la culture Plateau Mont-Royal

465, avenue du Mont-Royal Est, Montréal ☎ 872-2266

Mercredi le 16 octobre, 19 h 30

Chapelle du Musée de l'Amérique française

2, Côte de la Fabrique, Québec ☎ 692-2843

Conseil des arts
et des lettres
Québec



Le Conseil des Arts du Canada
The Canada Council for the Arts

UN BISTRO

DES DIZAINES D'ÉVÉNEMENTS

DES MILLIERS DE LIVRES

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. : 514-739-3639
Fax : 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

LITTÉRATURE

LE FEUILLETON

L'enfance retrouvée...

« Il y avait déposée en toute femme une avance sur la femme qu'elle allait être, et c'est justement dans ce gros empiètement sur le temps que résidait la malédiction des hommes qui, eux, possédaient incontestablement un retard en étant toujours ce qu'ils avaient déjà été. »



Jean-Pierre Denis

Une boîte de sardines millésimée

L'histoire commence avec un Polonais, Conrad, neveu supposé de Milan Kundera, qui quitte sa Prague natale pour se retrouver à Paris, sous l'aile protectrice de son oncle qui, pour s'en débarrasser, lui trouve un petit boulot de magasinier à la librairie Gallimard. Une sorte de simple d'esprit que son employeur n'apprécie guère et qui se fait exploiter sans état d'âme, ou plutôt en gardant toujours son âme d'enfant.

Pendant ce temps, Victor, un jeune qui pourrait bien avoir l'âge de l'auteur, propose à l'amour de sa vie, Teresa, une boîte de sardines millésimée pour ses 30 ans, boîte dont le contenu se retrouve illico sur sa veste. « J'y avais pourtant mis mon âme dans ce cadeau. Rien ne me semblait plus original que les sardines millésimées. » Ne cherchez pas l'erreur, l'idiotie traverse ce livre fait pour les primitifs du sentiment, les simples d'esprit, les délestés du bol.

Déprimé par cette rebuffade qui se transforme en rupture (mais sans que la princesse quitte le foyer), Victor tombe dans la déprime, se retrouvant chez ses parents à recevoir à la queue leu leu « des petites vieilles anonymes » qui viennent s'asseoir devant son lit afin de réaliser leur sortie du jour. Ça ne pouvait durer bien longtemps. Victor décide donc de retourner chez lui. Pour réparer son erreur il est prêt à tout, mais comment faire, alors qu'il a toujours manqué d'imagination? Un curieux hasard met sur sa route Conrad, pour lequel il éprouve immédiatement une sympathie sans bornes. Le voilà donc lui proposant une chambre chez lui, sûr que Teresa ne pourra résister à son charme. Ce qui arrivera en effet.

Conrad est irrésistible. « Il y avait du divin chou dans sa simplicité en bordure d'idiotie. » On se sent immédiatement l'envie de le choyer, de le cajoler, de le faire rire, de devenir son père ou sa mère. Même les voisins se mettent de la partie, et aussi un ami banquier, Edouard, que la

simplicité de Conrad va rendre fou. Dans sa folle simplicité, ce que Conrad a encore de précieux, c'est de savoir instinctivement ce qu'il veut, alors que, par comparaison, Victor est un handicapé de la décision.

« Je lui proposai une orange et il me répondit non. Ça n'a pas l'air, comme ça, mais quand on se tue dans les hésitations du quotidien, rien n'est plus fascinant. A tous les coups, j'aurais pesé le pour ou le contre de l'orange. Ça réveille, mais c'est acide. C'est vitaminé, mais ça pique. En ai-je vraiment envie? »

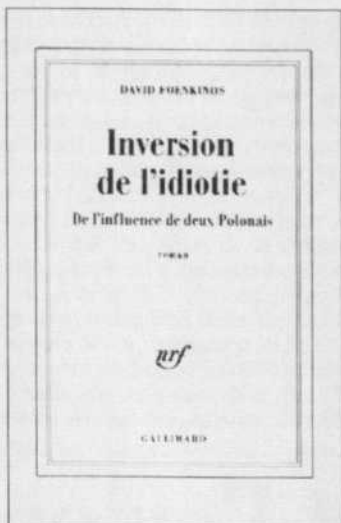
Toujours est-il que Conrad n'apporte pas que des solutions. Car tout le monde se l'arrache, ce qui mène tout droit le couple, toujours à couteaux tirés, vers un partage de garde... ce qui nécessite d'abord des avocats —

maître Guèrèpays et Victor Victoire — et, ultérieurement, un jugement. Et puis aussi les médias, friands de ce genre d'histoire. Et c'est là qu'interviennent deux Polonais qui auront beaucoup d'influence sur la suite du récit. Mais je m'arrête.

Je ne dirais pas que l'on sort grandi d'un tel récit mais certainement le sourire aux lèvres, avec le souvenir de quelques réussites linguistiques ou rhétoriques qui nous rendent plus légers. C'est peut-être cela, l'insoutenable légèreté de l'être du faux oncle en question...

A travers cet échantillon d'humanité burlesque, on retrouve sans doute aussi quelques thèmes qui ne sont pas sans faire écho aux fantasmes de nos contemporains. En son temps, Dostoïevski avait inventé l'idiot qui mettait à nu les jeux du pouvoir et de la vérité. Foenkinos invente quant à lui le simpliste dont tout le monde a besoin pour continuer encore à croire en l'amour, au détriment toutefois de la raison partagée. Ce n'est quand même pas mal, pour un premier roman...

denisjp@videotron.ca



INVERSION DE L'IDIOTIE - DE L'INFLUENCE DE DEUX POLONAIS
David Foenkinos
Éditions NRF Gallimard
Paris, 2002, 211 pages



Hugues Corriveau Vers l'amante
90 pages - 15,95 \$

Elle et moi sommes la figure de l'oiseau, le tourment des vols. Sur l'espace de notre dos, l'émoi, la rigole de sueur, la foi en la vie qui transporte des montagnes.



Luc Perrier De toute manière
180 pages - 21,95 \$

Tout ce temps buissonneuse mémoire

Laissons la parole à d'autres Qu'ils se présentent au soleil tapant La parole main levée ils en auront besoin s'ils veulent écrire l'infaillible rose tuer la mort dans l'épine



ÉDITIONS DU **NOROÎT**
30 ans de poésie

lenoroit.multimania.com

PHILIPPE POLONI



© Monic Richard

Des truites à la tomate

« Gastronomes et bon vivant, l'auteur a ajouté à ses truites à la tomate un soupçon de réflexion philosophique, un zeste de commedia dell'arte et un océan de pinard italien. »

Caroline Montpetit, *Le Devoir*

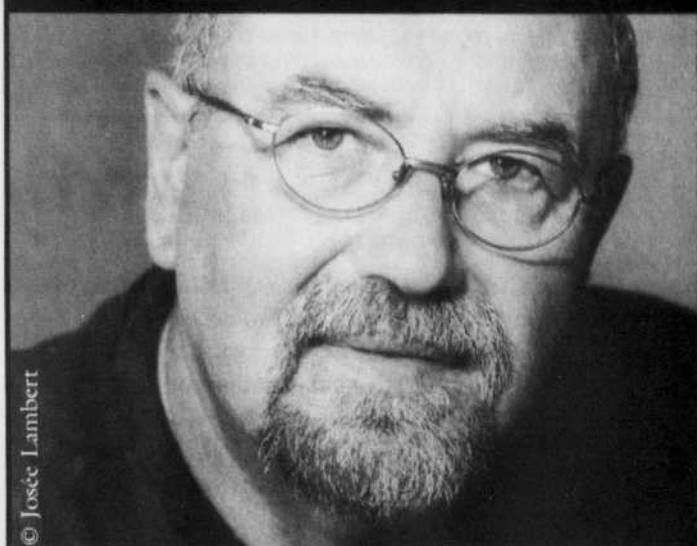
« Un livre savant et savoureux, irrésistible mélange d'histoire de l'art, de polar et de roman-roman. »

Marie-Claude Fortin, *Clin d'œil*



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

PIERRE FORTIN



© Josée Lambert

Le Marcheur

Un homme marchait. Maintenant l'autre enquête. Mais où donc se situent vraiment l'énigme et la résolution de l'énigme ?

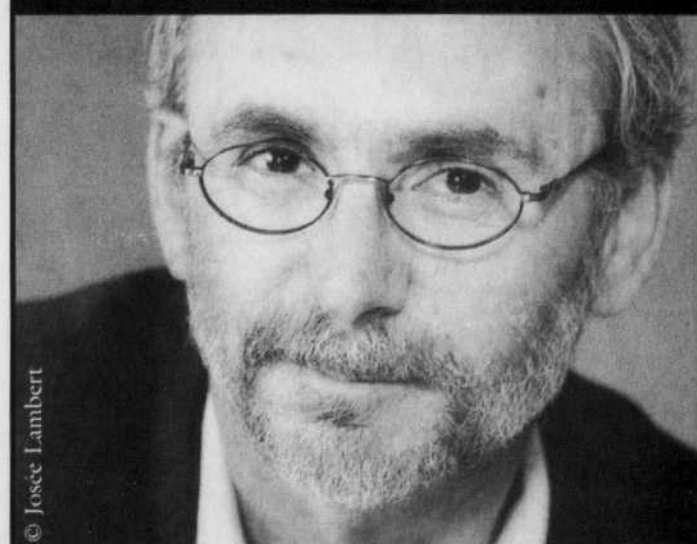
« [...] une étrange histoire, digne d'un thriller psychologique [...] *Le Marcheur* vaut le détour, car tous les premiers romans ne sont pas aussi prometteurs. »

Pascal Navarro, *Voir*



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

MARCEL LABINE



© Josée Lambert

Le Roman américain en question

Quels sont les mythes fondateurs de l'imaginaire américain ?
Quels sont les romans importants du XX^e siècle ?
Pourquoi le sport occupe-t-il une place importante dans les romans américains ?

Voici quelques-unes des questions auxquelles cet essai apporte des réponses, toujours synthétiques mais jamais superficielles. À travers un survol de la production romanesque du XX^e siècle aux États-Unis, les œuvres et leurs auteurs sont abordés dans des perspectives tant historiques qu'esthétiques.



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

LES SOUPIRS DU CLOPORTE
PIERRE K. MALOUF
ROMAN

Dans un incendie d'origine suspecte, Jérôme Taillefer, le personnage principal du roman, a perdu ses meilleurs amis. Il analyse les conséquences de cet événement et fait le portrait, d'une ville, d'une société, presque d'une époque. Une époque pas si lointaine où un Québec traumatisé se relevait tant bien que mal du terrible coup d'éclat d'un certain Marc Lépine.

2002, 634 p., 32,95 \$ [ISBN 2-922245-74-8]

LES ÉDITIONS VARIA
Distribution : Prologue
www.varia.com
info@varia.com

C.P. 35040, CSP Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4 • Tél. : (514) 389-8448 • Téléc. : (514) 389-0128
D'autres nouveautés intéressantes vous attendent chez votre libraire.

LIBER

Simon Harel Alain Médam
Le regard long

SIXANTE DESSINS D'ALAIN MÉDAM ACCOMPAGNÉS D'UNE MÉDITATION POÉTIQUE DE SIMON HAREL

144 pages, 22 dollars

LEMEAC

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com (© Jacques Perron)

MICHAEL DELISLE

Dée

« Michael Delisle, qui a hérité de deux cultures, anglaise et française, construit une œuvre solide. Un écrivain qui a su tirer le meilleur de ces deux héritages. »

» Pascale Navarro, *Voir*

« La misère, livrée habilement par le poète et romancier, ne fait que s'incruster davantage dans l'esprit du lecteur. Pourtant, aucune lourdeur dans ce chiendent, seulement une plume à goûter et une histoire troublante à se remémorer. »

» Patricia Perron, *ici*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com (© Jacques Perron)

ESSAIS

Le frère réac et le père encensé

Jean-Paul Desbiens, le célèbre frère Untel, publie, depuis plusieurs années, son journal. C'est son affaire. Je pourrais me contenter de dire cela et m'arrêter là. Ce serait, à mon avis, suffisant. Mais, allez savoir pourquoi, à cause de la réputation de l'homme, probablement, de sa figure d'homme farouche, je m'entête, depuis *Jérusalem, terra dolorosa*, paru en 1991, à lire ce journal, qui comporte déjà plusieurs tomes dont les titres sont très beaux, en espérant y trouver quelque chose. Quoi? Je ne sais trop. Quelques idées, au moins. Une vision du monde, au mieux. Alors je m'entête, mais mon espoir reste déçu.

C'est que Jean-Paul Desbiens n'a pas vraiment d'idées; il n'a que des opinions qu'il prend pour des vérités. *Je te cherche dès l'aube* est un journal. Des années 2000 et 2001, d'ailleurs, et non des années 2001 et 2002, comme l'annonce la couverture. Il est donc normal que l'ensemble reste brouillon et ne propose pas d'argumentations détaillées. Cela justifie-t-il, pour autant, le caractère gratuit des jugements qu'il comporte et l'en-nui profond qui se dégage d'un tel collage d'improvisations «sermonneuses»?

Partisan circonstanciel de Stockwell Day en novembre 2000, antisindicaliste primaire et radoteur qui se croit courageux parce qu'il entonne le refrain usé, injuste et patronal de «*enfermement des conventions collectives*», antipéquistique dogmatique qui crie au «*pré-fascisme*» devant Bernard Landry et Louise Harel (ah, les «*fusions forcées*»), Jean-Paul Desbiens se complait dans son rôle de vieux grincheux qui, écrit son éditeur en quatrième de couverture, ose «*dire tout haut ce que les autres pensent tout bas*».

Le problème, en effet, n'est pas ailleurs: on nous annonce un pamphlétaire, mais nous n'avons droit, en fait, qu'à un piètre réactionnaire qui reprend à son compte les pires préjugés collectifs. Quand il parle, par exemple, du «*déclin du français*», ce n'est jamais en fonction de son statut dans la société québécoise, mais uniquement en fonction de sa «*qualité*», un concept pour le moins discutable en cette matière complexe. On ne se surprendra pas, ensuite, de retrouver, sous sa plume, cette grossière solution: «*Pour contrer le déclin du français, il faudrait vi-*



Louis Cornélius

der les écoles, non pas des élèves, mais de la plupart des professeurs et des administrateurs, pour la raison qu'ils parlent et écrivent un français approximatif. Les syndicats s'y opposeraient, au nom des valeurs de gauche.» Elever de tels douteux états d'âme au rang de réflexion, cela porte un nom: la bêtise suffisante.

«*Le fait est que je pratique une écriture succincte*», écrit Jean-Paul Desbiens. [...] *Je ne suis pas doué pour les longs développements et rien ne m'agace davantage que les exposés minutieux qui ne nous épargnent aucun détail.* Rien à redire là-dessus. Le parti pris se défend et je serais même prêt à le faire mien. Le problème, donc, ce n'est pas le style bref, mais la pensée courte qui se satisfait d'elle-même.

Le Desbiens religieux, qui s'exprime aussi à travers ces pages, et le Desbiens vieux jeu, même, qui supporte mal notre modernité affolée, pourraient intéresser. Le commentateur sociopolitique, toutefois, prend trop de place et désole.

Des fleurs pour le père Lévesque

Figure imposante de l'histoire du Québec en marche vers la modernité, le père Georges-Henri Lévesque n'a presque plus besoin de présentation. Fondateur et principal animateur, pendant plusieurs années, de la faculté des sciences sociales de l'Université Laval (officiellement fondée en 1943, même si l'École du même nom existait depuis 1932), ce dominicain progressiste est re-

connu aujourd'hui comme l'un des principaux inspirateurs de ce qui deviendra notre Révolution tranquille.

À une époque où être chrétien, au Québec, signifiait souvent être conservateur et traditionaliste, le père Lévesque, selon Benoît Lacroix, a fait la preuve qu'il était «*possible d'être libre, chercheur de vérité, courageux et humble d'avenir tout en étant croyant et même prêtre*».

Livre-hommage constitué de témoignages en son honneur, *La liberté aussi vient de Dieu...* rappelle à juste titre sa vie, son œuvre et ses combats, mais son caractère trop apologétique et redondant déçoit. Les témoins qui y défilent afin de rappeler la grandeur du personnage ne dépassent à peu près jamais l'éloge convenu et finissent donc par se répéter les uns les autres.

Le père Lévesque, écrivait Doris Lussier en 1993, «*a combattu toute sa vie pour que la société québécoise complète les valeurs de tradition par celle du progrès*». Au nombre de ses combats, on compte celui pour la non-confessionnalité des coopératives, celui pour la liberté académique et ses appuis aux ouvriers d'Asbestos et à M^r Charbonneau, victime des bassesses de Duplessis.

Les grands principes qui l'animaient (par exemple, l'idée que «*la technique est elle-même une exigence de la charité*» pour que «*le bienfait souhaité [soit] bien fait*» et sa critique, dans le domaine des arts, de «*la trop fameuse théorie de la fécondité de la misère*», qu'il qualifiait d'«*invention de bourgeois égoïstes [qui] ne tient pas devant les faits*»), toutefois, ne sont, dans ce collectif, qu'évoqués au passage et jamais véritablement présentés et analysés comme ils auraient dû l'être. Aussi, convivial mais paresseux, l'hommage reste beaucoup trop pépère pour passionner.

Fondateur, en 1963, de l'Université nationale du Rwanda, qu'il considérait comme le deuxième grand œuvre de sa vie, le père Lévesque, on s'en doute bien, fut profondément affecté par le génocide survenu dans ce pays en 1994. Comment le ressentait-il? Comment l'interprétait-il? Le mystère, à cet égard, restera entier. Ainsi, on apprendra qu'il «*se souvient pleuré au cours des dernières années*», qu'il «*ne s'en est pas remis...*» (Marius Dion), mais sans plus. Jean-Paul Desbiens évoquera bien, au passage, les «*interviews télévisées auxquelles il a*

dû se soumettre à cette époque et qui insinuaient, en fin de compte, que c'était bien la peine d'avoir créé une université chrétienne pour en arriver à ce résultat» et Louise Gagné poussera même l'audace jusqu'à formuler une question explosive: «*Les recherches universitaires auraient-elles encouragé ou soutenu le génocide plutôt que d'aider à le prévenir?*», mais, sur ce que le père Lévesque lui-même en pensait, sur l'essentiel quoi, nous n'apprenons rien. L'homme, à cette époque, était vieux et certainement fatigué, mais il est presque impossible de croire qu'il n'ait pas confié, au moins à un proche, ses sentiments face au drame qui représentait «*la ruine de son rêve*» (Desbiens). Sa douleur était peut-être trop profonde et confuse pour être partagée, mais on aurait tout de même souhaité en savoir un peu plus. Pas pour lancer une chasse aux sorcières, mais pour comprendre...

Homme de principes, mais aussi d'action (son cours le plus célèbre, évoqué par plusieurs de ses anciens élèves, s'intitulait *Morale et technique de l'action*), Georges-Henri Lévesque mérite très certainement tous ces hommages qu'on lui rend, mais l'esprit même de son œuvre aurait été mieux servi par l'ajout de quelques considérations plus substantielles, plus rigoureuses, plus actuelles et plus engagées.

louiscornelius@parrotinfo.net

JE TE CHERCHE DÈS L'AUBE

JOURNAL 2000-2001

Jean-Paul Desbiens

Éditions Stanké

Montréal, 2002, 360 pages

LA LIBERTÉ AUSSI VIENT DE DIEU...

Témoignages en l'honneur

de Georges-Henri Lévesque, o.p. (1903-2000)

Sous la direction de Pierre Valcour

et François Beaudin

Les Presses de l'Université Laval

Québec, 2002, 312 pages

L'après-Enron, l'ADQ et l'avion du Pentagone

Pourfendeur du néolibéralisme, Omar Aktouf est un oiseau rare dans le domaine de la gestion. Professeur à l'École des hautes études commerciales, néomarxiste, il s'attaque aux idéologies qui organisent la mondialisation sur la seule idée du marché libre. Depuis le 11 septembre 2001, Aktouf a opté pour une position radicalement à gauche, laquelle lui fait parfois prendre des voies très controversées.

ANTOINE ROBITAILLE

Le Devoir. Depuis les scandales WorldCom, Enron, Arthur Andersen, Vivendi, etc., on aurait pu penser que le mythe du «privé» — gestion rigoureuse, moins coûteuse — serait entamé. Or les deux partis susceptibles de prendre le pouvoir au Québec prennent encore le privé pour modèle absolu. Qu'en pensez-vous?

Omar Aktouf. Quand des Mario Dumont proposent des idées qui devraient être aux poubelles de l'histoire, je trouve ça révoltant. Elles ont ruiné la Nouvelle-Zélande et l'Angleterre, laquelle est sinistrée sur le plan des chemins de fer et celui des systèmes de santé et d'éducation. Il semble que les électeurs soient encore séduits par des discours anti-État. Sans doute parce qu'on ne leur présente pas l'État comme une institution qui doit garantir la dignité du citoyen et l'inté-

grité du territoire contre toute forme d'intérêt quel qu'il soit.

Le Devoir. Il y a des exemples de ce que vous prénez?

Omar Aktouf. Oui. Notamment la Scandinavie. Quand Mario Dumont fait des rapprochements entre son programme et la Suède, je suis désolé, mais il ne sait pas de quoi il parle! On reste stupéfait en plus de voir le Parti libéral et le Parti québécois rivaliser de dumontisme au lieu de se démarquer. Ils disent mollement: nous tenons au système de santé public, etc. Mais quand on regarde leurs mesures concrètes, quelles sont-elles? Le PQ a mis de l'argent dans les poches de M. Malenfant alors que ce dernier ruinait les syndicats québécois.

Le Devoir. Mais le PQ a instauré l'assurance-médicaments et les garderies à 5\$ tout en réduisant le déficit.

Omar Aktouf. C'est du colmatage, des sparadraps. Le PQ permet que M. Desmarais ne paie pas d'impôt

ou presque, comme toutes les grandes fortunes québécoises. *Lisez Profits privés, finances publiques* de Léo-Paul Lauzon. Il n'y a que le petit contribuable qui paie, indéfiniment. Qu'on aille chercher l'argent où il est! En fiducie familiale, les Desmarais, Péladeau, etc., ont amplement de quoi régler le problème du système de santé!

Le Devoir. Votre groupe de recherche se nomme Humanisme et gestion. Est-ce à dire que l'autre gestion, celle que vous critiquez dans votre livre, est anti-humaniste?

Omar Aktouf. Mon dernier chapitre est un plaidoyer pour l'humanisme dans son sens profond et originel: faire des choses qui ont un sens pour l'être humain. Qu'est-ce que l'être humain? Je réponds avec Aristote que l'humain est sociable, a besoin de ses semblables. À partir de cela, je plaide pour une gestion qui soit au service de la communauté. On voit tout de suite que les Bill Gates ne respectent pas ce principe. Gates possède à lui seul l'équivalent des avoirs de 110 millions d'Américains: c'est hallucinant! L'être humain est complètement perdu là-dessus.

Le Devoir. Certains prétendent qu'avec les derniers scandales, des changements réels sont à prévoir.

Omar Aktouf. Tout ce qui est fait aujourd'hui: les lois, les p.-d.g. menottés, les tribunaux, c'est pour le cinéma. Si la Maison-Blanche veut mettre fin à ces pratiques de haut gangstérisme, il faudrait que Bush et Cheney se mettent eux-mêmes en prison! Ce sont les limites du système.

Le Devoir. Votre anti-américanisme est virulent.

Omar Aktouf. Je réfute le terme d'anti-américanisme. Le peuple américain, ce n'est pas sa faute, il est aussi désinformé que le reste du monde.

Le Devoir. Enfin, après le 11 septembre, vous êtes allés très loin en disant que les Américains avaient carrément «cherché» ce qui leur arrivait. Dans un autre article, vous avez presque accredité les thèses folles de Thierry Messan [selon qui aucun avion ne s'est effondré sur le Pentagone].

Omar Aktouf. Je n'ai même pas attendu Messan pour dire ce que je pensais. Au lendemain des attentats, à *Droit de parole* à Télé-Québec, j'ai dit mon impression que le FBI et la CIA nous prennent pour des imbéciles. Une voiture de location dans laquelle on retrouve un manuel de pilotage en arabe, ça ne tient pas debout!

Certes, les thèses du complot avancées par Messan relèvent de la science-fiction. Mais c'est autre chose. Parlons des faits: je serai prêt à admettre qu'un avion est tombé sur le Pentagone quand on me montrera comment un 757 de cette envergure, de cette taille, de cette hauteur...

Le Devoir. Mais voyons, il y a des témoins oculaires! Et où il est donc, l'avion détourné, s'il n'est pas allé sur le Pentagone?

Omar Aktouf. C'est la question que je pose! Il y a quelques années, le même type d'accident s'est produit à Amsterdam. Un 747, plein de kérosène, comme le soi-disant 757 du Pentagone, s'est écrasé contre un immeuble. Il n'y a pas eu d'explosion, l'immeuble

ne s'est pas effondré et il y a des débris à 10 kilomètres à la ronde: chausseries, valises, etc.

Le Devoir. Quand même! Dans *L'Effroyable Mensonge* (La découverte), la réponse à Messan, on explique que lorsqu'un avion de cette taille entre à angle presque droit dans une structure très rigide, celui-ci se consume littéralement dans un trou qui n'est pas très grand. Comme l'avion de Pennsylvanie. Des spécialistes en crash l'ont expliqué très clairement!

Omar Aktouf. Mais les mêmes ingénieurs ont expliqué le contraire à Messan, qui vient de sortir la réponse à la réponse! Et c'est déjà suspect de voir que celui qui accuse Messan, Guillaume Dasquié, a écrit il y a de cela deux ans *Ben Laden, la vérité interdite* où il critiquait très durement les États-Unis.

Le Devoir. Mais, qu'est-ce qui détruit une partie du Pentagone, alors? Vous ne me direz quand même pas que c'est un camion piégé ou un missile, c'est absurde!

Omar Aktouf. Je demande simplement à ceux qui me disent que c'est un avion de m'expliquer comment un 757 a fait ça. Comment il a fait un trou de 10 mètres de profondeur, ce qui correspond seulement au nez de l'avion...

Le Devoir. 19 mètres, c'est ce que j'ai lu, moi.

Omar Aktouf. Non... Ah oui, 19 mètres de large... Mais 10 mètres de haut. En tout cas, moi, je demande qu'on m'explique. Pourquoi la pelouse, les lampadaires, sont-ils intacts, juste devant? On nous dit qu'il est tombé à l'horizontal, mais que l'effet a été semblable à une chute verticale! Ce sont des insultes à l'intelligence! Je suis prêt à admettre que ce sont des avions. Mais qu'on m'explique pourquoi, alors, dans le

World Trade Center, le trou du premier impact est infiniment plus petit que l'autre et, ensuite, pourquoi il n'est pas suivi d'une explosion comme l'avion de la deuxième tour.

Le Devoir. Mais voyons, on l'a sur vidéo, le premier avion! Il y a bien une explosion!

Omar Aktouf. Ah, mais ça ne peut pas être un 767. Or on nous dit que c'en est un!

Le Devoir. Iriez-vous aussi loin que Toni Negri, auteur d'*Empire* [avec Michael Hardt, Ed. Exils, Paris, 2001], ancien théoricien des Brigades rouges. Il dit: «*J'aurais été bien plus content si, le 11 septembre, le Pentagone avait été mis à terre et s'ils n'avaient pas raté la Maison-Blanche — au lieu de voir s'effondrer les Twin Towers remplies de milliers de travailleurs américains, parmi lesquels, paraît-il, se trouvaient presque un millier de clandestins.*»

Omar Aktouf. Oui, si on a à choisir dans la monstruosité, si on a à choisir entre des tours pleines de civils et Washington, où il y a des Condoleezza Rice, des Dick Cheney et des George Bush II, moi, je choisis Washington. C'est clair. Ça ne veut pas dire que je partage tout avec Negri.

arobitaille@sympatico.ca

LA STRATÉGIE DE LAUTRUCHE

Omar Aktouf

Écosociété

Montréal, 2002, 376 pages

Dans le cadre du Festival du monde arabe, Omar Aktouf débâtra avec Michel Seymour, le vendredi 8 novembre à 18h30, à la Bibliothèque nationale, au 1700 de la rue Saint-Denis.

la courte échelle

Raymond Plante



Les veilleuses

Dans la nuit, quand je rentre de ma planète jeunesse, il y a souvent de la lumière dans la cuisine. Pauline veille. Elle nous attend. Certains pourraient croire qu'elle veut vérifier dans quel état nous revenons de nos expéditions. Je n'en suis pas certain.

HELENE DORION



Jours de sable

«Un récit émouvant, d'une rare intensité.»

— Suzanne Guérette, La Presse

Rarement pages lues plus intenses, essentielles, superbes. Ou un de vos jours en soit un de sable.

— Pierre Thibault, Le Devoir

(514) 524-9558, lemeac@lemeac.com



Triptyque
www.generation.net/tripty
Tel.: (514) 597-1666

Luc LaRoche
Amours
et autres détours

Ces récits gravitent autour de ce monde ou s'agitent les passions humaines, investies ici par un narrateur unique aux mille facettes, sans cesse tiraillé entre le désir et la non-balance, la nécessité de l'effort et la fatigue, l'appel de l'aventure ou la certitude de l'échec.

DE VISU

ART CONTEMPORAIN

L'artiste ivre de peinture

VILLE PEINTURE

Louis-Philippe Côté, David LaFrance, Stéphanie Béliveau, Paul Zacharias, Sylvain Bouthillette, Sarah McKiel, Étienne Zack, Max Wyse, Perry Thompson, Adrian Williams, Sophie Castonguay, Colin, Jérôme Bouchard, Marc Séguin, Maclean, Stéphanie Chabot, Julie Ouellet, Jean-Sébastien Denis, Mathieu Laca, Éliane Excoffier, 2^e et 3^e étages
Se poursuit jusqu'au 19 octobre

JEAN-CLAUDE ROCHEFORT

Au cours d'un bref entretien, l'organisateur de la manifestation, le peintre et dessinateur Marc Séguin, remonte le fil des événements et nous raconte le plus simplement du monde comment il a réussi à présenter sur deux étages la production artistique d'une vingtaine de jeunes artistes peintres de Montréal. Et surtout, il nous explique comment il a pu bouclier

l'opération — ou l'exploit — sans la contribution des partenaires habituels: pas de commanditaire, pas de subvention et pas de gouvernement, comme il est clairement indiqué sur le carton d'invitation. Il convient toutefois de préciser que cette «exposition de peinture montrealaise» a été rendue possible grâce à la générosité d'un mystérieux collectionneur et mécène. Par ailleurs, l'expo n'a rien à voir non plus avec la Biennale de Montréal. Marc Séguin compte bien tirer avantage de l'impulsion donnée par la biennale, mais il ne voit pas son initiative personnelle comme un «off biennale», comme on a pu le laisser entendre à quelques reprises dans le milieu.

Selon Marc Séguin, Montréal est une terre promise pour les artistes canadiens. Lors de ses nombreux voyages dans l'ouest du pays, où il expose régulièrement, Séguin s'est lié d'amitié avec la bande de Marcel Dzama, artiste qui participe à la Biennale de Montréal et qu'il appelle avec un brin d'admiration «la star internationale». Ce dernier est originaire de Winnipeg et, comme

plusieurs de ses comparses, il vit maintenant à Montréal. Il y aurait ainsi en ville une communauté d'artistes provenant d'horizons variés qui pratiquent un art aux contours de plus en plus flous mais que l'on nomme encore avec persistance et attachement «peinture». En dépit du caractère quelque peu régressif de ce parti pris disciplinaire, et même si l'approche prête flanc à la critique depuis quelques années déjà, il insiste sur le fait que, si ces artistes continuent à faire de la peinture, c'est parce qu'ils y croient et que c'est précisément cette force de conviction qui crée un espace dynamique et propice à l'exploration de la peinture.

Toujours selon Séguin, l'engouement envers les nouvelles technologies s'essouffle déjà et c'est la raison pour laquelle on assiste aujourd'hui à un ressac de la peinture des plus vivifiants. En jouant son rôle improvisé de rabatteur de nouveaux talents, l'artiste ivre de peinture a pu visiter près de quatre-vingts ateliers. C'est à partir de ces visites que Séguin a sélectionné une vingtaine d'artistes et près d'une centaine d'œuvres, et cela de manière strictement instinctive et sans observer de critères préétablis.

Une certaine candeur

Voyons maintenant ce que sa collecte d'œuvres donne une fois étalée sur les cimaises et rendue publique. En parcourant les deux grandes galeries de l'exposition, ce qui vient spontanément à l'esprit — à part le fait que l'oiseau semble un beau sujet en peinture chez beaucoup de peintres à Montréal —, c'est une certaine candeur, pour ne pas dire naïveté, par rapport à la discipline mise à l'honneur. Ils ont beau être jeunes, peu ou pas connus (quoique certaines figures, comme Sylvain Bouthillette, Séguin lui-même et Jérôme Bouchard, ne sont plus d'illustres inconnus), une chose est certaine, cette jeune génération de peintres ne casse pas la baraque. Ils se conforment même, pour la plupart, à plusieurs de ses conventions. Aussi, c'est à regret que l'on constate une soumission aux cadres et limites fixés par des siècles d'histoire qui finit par produire une tenace impression de conformisme généralisé. Heureusement, plusieurs artistes ne participent pas au climat d'assagissement qui prévaut et s'écartent de la norme de belles façons. C'est le cas, notamment, de la bande de Marcel Dzama, dont il a été question plus haut, un petit groupe d'artistes originaires de Toronto et de l'école de Winnipeg, si une telle école existe vraiment. En ce qui les concerne, on peut parler d'agréables découvertes à se mettre sous la dent.

Paul Zacharias peint des tableaux d'une telle blancheur qu'ils se confondent presque avec les ci-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Listen, d'Adrian Williams.

maises qui les supportent. Discrète et subtile, sa peinture parvient à s'imposer par la retenue de ses thèmes et l'économie de ses signes: un buste pensif qui broie des étoiles (*Sorting Rotor*), un évier liquide et flasque perdu dans l'espace de la toile (*I'm Afraid of the Dark Without You Close to Me*), ou encore, et c'est sans doute le plus beau de ses tableaux, un pâle tube digestif abouté à un goulot de bouteille à peine esquissée (*Swallowing Tube*, etc.). Perry Thompson parvient, lui aussi, à nous convaincre que la peinture ne souffre pas d'être confinée à ses supports traditionnels. Sur fond de panneaux de contreplaqué trouvés, il déploie et invente une panoplie d'extravagants personnages: une armée de minuscules et frères petits guerriers à demi-nus (*The War*), un gisant emmitouflé dans un cocon craquelé (*Sleeping*). Toutes ces figures sont fermement fixées à la surface du support à l'aide de larges rubans gommés transparents. Sarah McKiel, quant à elle,

rehausse des photographies en couleurs d'interventions grossièrement peintes. Le motif de l'aigle semble jouer une fonction symbolique particulière. Un triptyque pratiquement indéchiffrable. À cet hermétisme un peu agaçant, Max Wyse oppose une figuration plus explicite et utilise pour sa part une technique exigeante. Ses allégories peintes au dos de feuilles de Plexiglas ne laissent pas indifférents par leur aspect début de siècle gangrené par les conflits de toutes sortes. Lunus E. Lunus est le titre d'une composition formée d'un croissant de lune, d'un combattant et... d'un oiseau de proie, décidément! *To a Burning Desert Offering Milk* est une composition encore plus crue. Tel un vestige de caravane à bout de souffle, un chameau monte un humain dont la tête décapitée sert d'oriflamme. Un peu lugubre tout de même.

Pour terminer, c'est à Adrian Williams que nous pourrions décerner le premier prix de cette exposi-

tion qui ressemble à s'y méprendre aux foires qu'organisait autrefois l'Association des galeries d'art contemporain de Montréal. Contrairement à la plupart de ses voisins, Williams ne se prend pas trop au sérieux. Ce détachement qu'il affiche tranche agréablement avec l'ensemble des autres participations et c'est peut-être aussi ce qui explique le vent de liberté créatrice qui souffle quand on passe devant son accrochage un peu spécial. *Dreams of the Sleeping Sailor* est un collage sur fond pelucheux qui se présente comme une joyeuse chronique sur le thème du matelot ivre. A moins qu'il ne s'agisse d'une auto-fiction? Quant à l'œuvre sur papier qui clôt son espace (*To Men She Has Loved With Only Her Eyes*), il s'agit d'une cascade de fabliaux qui tombent jusqu'au sol et dans lesquels sont représentés une multitude de sujets clichés comme tout: partir seul en radeau, par exemple, vivre sur une île déserte... De purs délices pour l'œil et un ravissement pour l'esprit.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Red Mask, de Perry Thompson.

Lire plus, lire mieux, lire...

BLANCHE

Le magazine québécois sur les littératures écrites ou traduites en français

www.nuitblanche.com



Andrée Chéhid



Georges Schéhade

Au sommaire du numéro 88, un dossier

sur la littérature libanaise:

Andrée Chéhid, Georges Schéhade,

Vénus Khoury-Ghata, Amin Maalouf,

Nadia Tuéni, Salah Stétié, Charles Hélou,

Christiane Saleh par Armelle Datin;

« Le livre jamais lu » par Joël Champetier;

« Écrivains méconnus du XX^e siècle »: Henri Calet

par Philippe Wahl; un article, « le Québec à la

rencontre de sa judéité », par Laurent Laplante.

(en librairie le 11 octobre 2002)

Spécial 20^e anniversaire

offrez-vous un abonnement

4 numéros pour 20\$ (prix régulier 25,30\$)

Nom: Prénom:

Adresse:

Ville: Code postal:

Tél.: Courriel:

 Ci-joint mon paiement, par chèque Par carte de crédit Visa n°:

Date d'expiration:

Envoyez votre chèque à l'ordre de Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403, Québec (Québec), G1R 1R7 Tél.: (418) 692-1354 Télécop.: (418) 692-1355
Courriel électronique: nuit.blanche@multim.com

La BANQUE NATIONALE présente en collaboration avec LE DEVOIR

CONCOURS^{6^e édition}

«Jeunes critiques en arts visuels»

Une production du Centre international d'art contemporain de Montréal dans le cadre de la 3^e Biennale de Montréal du 26 septembre au 3 novembre 2002.

Les étudiants et étudiantes des maisons d'enseignement secondaire et collégial de Montréal sont invités à rédiger un texte critique en français sur une œuvre présentée à la Biennale de Montréal 2002 et ainsi courir la chance de gagner plusieurs bons d'achat, des jeux et des billets de théâtre.

Une occasion concrète et unique de découvrir l'art contemporain!

www.ciac.ca

Inscription: du 1^{er} septembre au 18 octobre 2002 - tél.: 514 288 0811

Pour les écoles participantes, ce type d'expérience s'inscrit dans les choix fondamentaux retenus dans la réforme des programmes d'études, notamment en ce qui a trait au renforcement culturel des apprentissages. — Ministère de l'Éducation



LE DEVOIR

DE VISU

Images en fuite et mots tus

JOCELYN ROBERT

Catarina
et autres travaux récents
Oboro, 4001, rue Berri, local 301
Se poursuit jusqu'au 19 octobre

JEAN-CLAUDE
ROCHEFORT

Jocelyn Robert est un artiste originaire de Québec. Il a fondé dans sa ville natale en 1993 le centre de recherche et de diffusion en musique actuelle Avatar, lieu qu'il a dirigé jusqu'en 2001. Même si Jocelyn Robert mène à l'étranger une carrière que de nombreux pairs lui envieraient, il reste pratiquement inconnu du milieu de l'art montréalais. Mentionnons qu'il a remporté cette année le premier prix New Image au festival international d'art médiatique Transmediale de Berlin et qu'il poursuit actuellement ses recherches à l'université Stanford de Californie à titre d'invité. C'est dire combien son travail jouit d'une reconnaissance certaine hors Québec. Mais pourquoi son travail obtient-il une écoute si attentive à l'extérieur de nos frontières?

Le maître mot pour décrire les œuvres audio et vidéo de Jocelyn Robert est juste. L'événement sonore qui accompagne ses projections vidéographiques n'a rien de fortuit. Au contraire même, ce qu'il donne à entendre contribue tout autant à construire l'œuvre en devenant ce qu'il donne à voir. L'un et l'autre se complètent ou entretiennent des relations conflictuelles, mais dans tous les cas ils restent parfaitement imbriqués. Ce sont ces jeux de tension extrême entre le visuel et le sonore que développe et structure comme pas un Jocelyn Robert. Voilà pour la forme. Mais qu'en est-il du sens de ces installations, quelles émotions suscitent-elles? Laissons parler l'artiste:



Dans *Catarina*, de Jocelyn Robert, on voit défilé devant une façade de briques percée de fenêtres d'interminables chaînes de wagons de train.

«Dans ces travaux, je cherche à saisir ces mots perdus au fond de la mémoire, ce souvenir fugitif qui tente de refaire surface, cet alignement soudain des obstacles au regard: mon intérêt est dans la banalité, dans la trajectoire quotidienne de l'humain commun. Je cherche le moment où les choses s'arrêtent.»

La première pièce que l'on découvre en pénétrant dans la première salle plongée dans la pénombre nous offre justement l'occasion de saisir ces moments uniques où les choses s'arrêtent. Intitulée *It Shouldn't Be Cancer*, la projection montre l'arrière-cour d'un hôpital fermé par de larges barrières grillagées. Mis à part le mouvement d'une fourgonnette qui fait marche arrière et disparaît aussitôt, il ne se passe effectivement presque rien. L'air rempli de tristesse que joue le piano solo est ponctué de nombreuses pauses. La musique conditionne et se laisse découvrir et apprécier sans qu'un

préambule soit nécessaire. Par contre, *Quelques fragments de la mémoire de Catherine*, œuvre visuelle et sonore aux résonances profondes, risque de heurter les psychés sensibles. La trame sonore de l'œuvre est constituée de deux sources distinctes. Il y a, d'un côté, Catherine qui fait entendre sa voix en racontant, sur le mode de la confiance entrecoupée de soupis, des souvenirs qui semblent lourds à porter et difficiles à exprimer. Il y est question, notamment, d'un rat à écraser. De

tion des chaises rappelle la symétrie des salles d'attente d'une clinique médicale. On pressent qu'un drame se joue peut-être derrière cet obstacle.

Tout à coup, en même temps que l'air de piano accélère légèrement la cadence, la barrière électrique commence à fendre lentement l'image en deux, reste complètement ouverte pendant quelques secondes à peine et se referme au même rythme. Après cette ouverture — ou leur d'espoir — de brève durée, les choses s'arrêtent de nouveau. Cet arrêt des choses, à première vue banal et quotidien, atteint une gravité certaine dans la présentation dramatique que Jocelyn Robert nous en fait.

Des œuvres contrastées

Politique d'intérieur est une petite pièce lumineuse et silencieuse qui se déroule au fond d'une boîte de carton renversée et se laisse découvrir et apprécier sans qu'un

têtes, tout cela n'est pas chose facile à incarner. Le temps joue un rôle déterminant et c'est en virtuose de l'image et du son que Jocelyn Robert parvient à reconstituer ces réminiscences qui ne remontent pas si facilement à la surface: «Le temps est peut-être comme une rivière qui coule sous le pont, mais le premier marin dira que le cours est perturbé par des petits tourbillons, des contre-courants, des turbulences, des lieux d'eaux immobiles: le temps n'est pas le même partout.»

En quoi ces installations audio et vidéo se distinguent-elles des autres installations qui sont devenues légion dans les expositions d'art contemporain? Qu'est-ce qui fait leur singularité? En psychanalyse, on différencie habituellement l'acte de langage de l'acte de parole. L'acte de parole est défini par la matérialité de l'événement (phonétiques, syntaxiques, sémiotiques) alors que l'acte de langage se rapporte davantage à l'intentionnalité du locuteur (Widlocher, 1986). En accordant une place prédominante à la matérialité même de l'acte de parole et en modulant avec brio les tessitures de cet acte, Jocelyn Robert adosse aux images visuelles une véritable contrepartie; le sonore est pris comme un événement en soi.

En revanche, dans la dernière pièce intitulée simplement *Catarina*, il y a une belle synchronie entre les images mises en mouvement et les instants vécus relatés par Catarina. (Œuvre dépouillée qui se limite à la stricte recherche d'une possible adéquation entre la vivacité de mémoire et les images mentales, on voit défilé devant une façade de briques percée de fenêtres d'interminables chaînes de wagons de train. La fugacité des souvenirs, le flou des images qui se meuvent dans nos

GALERIE DE BELLEFEUILLE
EXPOSITION
JAMES LAHEY
«ŒUVRES RÉCENTES»
JUSQU'AU 22 OCTOBRE
1367 AV. GREENE, WESTMOUNT 514 933-4406
www.dobellefeuille.com

François VINCENT

PEINTURES RÉCENTES

JUSQU'AU 9 NOVEMBRE

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514 849-1165 Ouvert du mardi au vendredi, 10h à 18h, samedi, 10h à 17h

Quelques places encore disponibles!

La grande rétrospective
SUZOR-COTÉ
au Musée du Québec
le samedi 26 octobre
transport, conférence,
repas, visite...

À voir absolument!

(514) 276-0207

CIRCUITS CULTURELS

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

GALERIE BERNARD

EXPOSITION CLAUDE VERMETTE

du mercredi 18 septembre au samedi 19 octobre 2002

«TRACES ET SIGNES»

(choix d'œuvres depuis 1947)

90 av. Laurier Ouest Montréal (Québec) H2T 2N4

Téléphone: (514) 277-0770

Horaire de la galerie:

du mardi au vendredi de 11 h à 17 h, samedi de 12 h à 17 h et sur rendez-vous

Sylviane Poirier ■■■■ art contemporain présente

Du 9 octobre au 10 novembre 2002

Renée Lavallante / dessins

PLANS QUINQUENNAUX

Entretien avec l'artiste le jeudi 7 novembre à 19 h 00

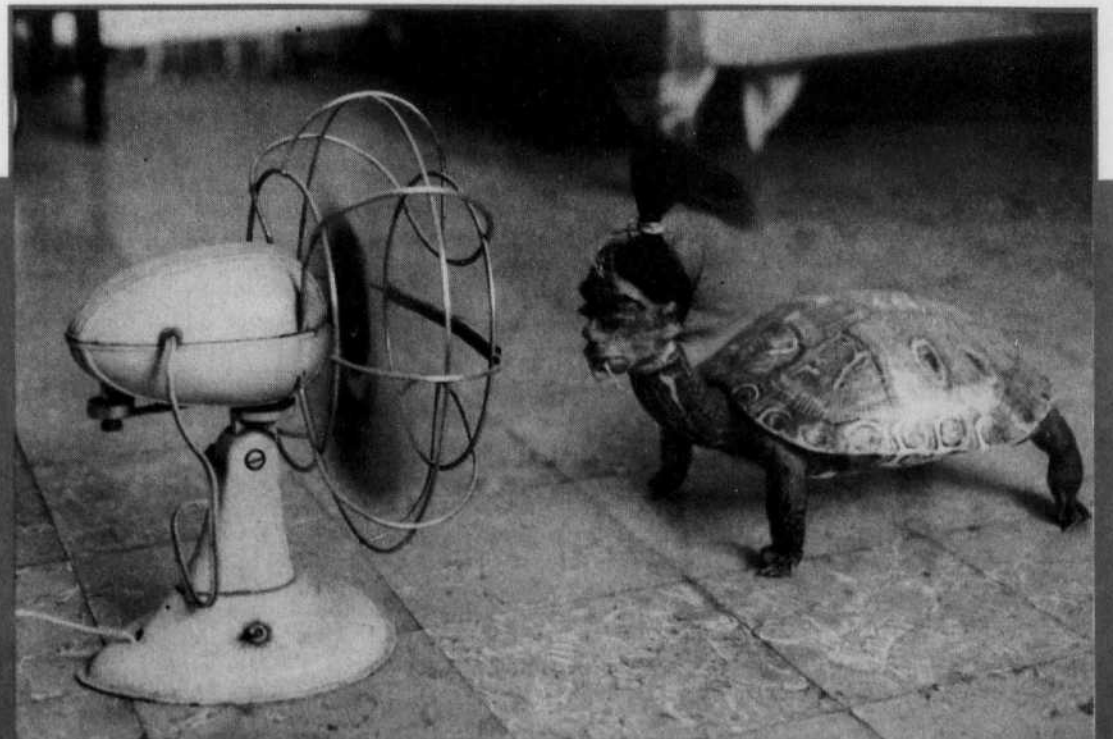
372, rue Sainte-Catherine O., local 234
Montréal (Québec) H3B 1A2
(514) 875-9500 poirier.sylviane@qc.airs.comHeures d'ouverture:
du mercredi au samedi de 12 h à 17 h 30
Dimanche de 13 h à 16 h 30 et sur rendez-vous

Centre international d'art contemporain de Montréal ☎ 514-288-0811

www.ciac.ca

jusqu'au

3 novembre

3^e éditionM
LA BIENNALE
DE MONTRÉAL2002
LA BIENNALE
DE MONTRÉALCisco Jimenez, *Untitled*, 2002la Collection
loto-québecHydro
QuébecCMA
Multimédia
INTERMÉDIASociété de développement
de MontréalTélé-Québec
telequebec.tvTOURISME
Montréal

ARTV

LE DEVOIR

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉALVILLE DE
MONTRÉAL

Québec

Canada

GOETHE
INSTITUT
MONTRÉAL

CONACULTA

Ambassade des Pays
Bas
Koninkrijk der NederlandenA F A A
ASSOCIATION FRANÇAISE
D'ACTION ARTISTIQUEBRITISH COUNCIL
Canada